

—La forêt est grande, madame, et s'il est vrai, ce que je ne puis croire encore, que l'enfant y est abandonné, il pourrait se passer plusieurs jours sans qu'un indice y révélât sa présence. Réfléchissez, madame, ce que vous me demandez là est vraiment impossible.

—Alors, j'irai, moi, dit-elle, j'irai seule.

Patoche ne répondit pas. Il eut seulement un léger haussement d'épaules. Affolée, la vieille demoiselle sortit et s'en alla vers le parc. Elle se hâtait, se hâtait, et pourtant elle ne marchait guère vite, tant ses jambes étaient faibles. Elle glissait à chaque pas dans la neige épaisse qui s'attachait en bourrelets à ses pieds. Ses deux cannes s'enfonçaient profondément dans l'épaisseur ouatée qui, sans cesse, s'augmentait de nouveaux flocons, d'une nouvelle couche immaculée. Mais quand même, elle marchait, marchait toujours. Sa tête remuait bien fort et elle faisait vraiment pitié, la pauvre infirme, par cette atroce nuit, engourdie par le froid intense, déjà toute blanche des flocons que le vent faisait tourbillonner autour d'elle et qui s'attachaient à ses jupes, à ses cheveux neige sur neige. Elle s'arrêta. Le froid piquant lui coupait la respiration. Elle était haletante. Elle chancelait.

—Mon Dieu, pria-t-elle, protégez l'enfant. C'est vous seul, mon Dieu, qui pouvez le sauver.

Elle se remit en marche. Déjà elle avait traversé le parc. Elle était sur la lisière de la grande forêt. Enveloppée dans le linceul glacé, elle avait l'air, cette forêt, de quelque chose de gigantesque qui était mort. Un silence sépulcral régnait sous les arbres. C'était devant l'infirmes, une sorte de voile opaque, cachant je ne sais quoi de mystérieux et de terrible. Elle tendit l'oreille essayant d'entendre quelque cri lointain, une plainte, le vagissement de l'enfant nouveau-né. Mais rien, aucun bruit.

—Il doit être mort ! Par ce froid ! Etouffé par cette neige ! quel horrible crime ! mon Dieu, notre famille sera maudite !

Elle continua d'avancer. Elle allait au hasard. Depuis longtemps, elle n'avait été aussi loin. Ses jambes tremblantes ne la portaient plus guère depuis des années. Sa plus longue promenade, sa plus grande fatigue, c'était le jardin jusqu'au parc. Elle ne connaissait donc pas la forêt. Et par cette nuit lugubre, toutes les avenues, encombrées de neige, se ressemblaient, cachant pour ainsi dire, sous le même manteau uniforme, leur individualité. Mais bientôt il fallut qu'elle s'arrêtât. Elle n'avait plus de forces. Elle sentit tout à coup que ces jambes s'amollissaient et elle roula sur quelque chose de très doux qui s'enfonça sous elle en craquant, car la gelée prenait la neige au fur à mesure et en durcissait la couche.

—Jamais je ne pourrai aller plus loin.

Elle essaya de se relever. Ses jambes refusèrent de la porter. Elle retomba. Elle était si fatiguée, si endolorie par le froid, la tête perdue, sans haleine, le cœur étreint par l'angoisse, qu'elle ne fit plus aucun effort.

Elle restait là, inerte, sentant ses membres qui se raidissaient, sans douleur du reste, comme par une pression lente du froid tout le long de son corps. Et même ce n'était plus du froid qu'elle endurait ; un peu de chaleur l'envahissait ; elle était comme en son lit, cela la prenait au cœur, montait toujours, envahissait les épaules, la nuque, le front, les yeux, le crâne. Une dernière lueur de présence d'esprit lui fit crier :

—Mon enfant ! mon enfant, où es-tu ?

Comme si le petit abandonné avait pu répondre. Et elle resta étendue dans la neige, ses deux mains n'ayant pas quitté ses cannes, étendue immobile, endormie d'un sommeil mortel. Et certes, elle fut morte là, si Patoche qui l'avait suivie, par pitié pour sa faiblesse, ne l'avait relevée et emportée à Malapu, évanouie.

* *

Marguerite, en son lit, écoutait le tic-tac de la pendule et les demies et les heures qui, seules, interrompaient le silence de sa chambre. Combien ce silence lui semblait lourd et insupportable ! Combien l'attente lui semblait cruelle. Chaque fois que l'heure sonnait, il y avait dans tout son corps un

petit fémissement. Ses paupières battaient et ne se soulevaient point. Un peu de contraction venait à ses lèvres et le drap, sur sa poitrine, était remué par un profond soupir.

C'est ainsi qu'elle avait entendu sonner huit heures, puis neuf heures, puis dix heures. Et c'était le même silence autour d'elle, ainsi que tout à l'heure dans la forêt sépulcrale, autour de l'infirmes. Et toutes les deux souffraient pareillement de cette mort des choses. Marguerite avait-elle remarqué l'absence de sa tante ? Peut-être, au moment où la vieille demoiselle était partie, mais depuis elle avait cru sans doute l'entendre rentrer, car elle appela :

—Ma tante ! ma tante !

Rien ne répondit. Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle.

—Elle est allée se coucher, pensa-t-elle.

Une demie sonna.

—Dix heures et demie ! Depuis plus de deux heures il devrait être de retour ! Il faut qu'il se soit égaré. Pourtant les routes de la forêt lui sont familières. Il les a parcourues pendant toute sa jeunesse, hiver, été, par les grandes chaleurs comme par les neiges. Comment se serait-il égaré ?

Ensuite, ce fut onze heures, onze heures et demie, minuit.

—Il est arrivé un malheur, se dit-elle, mes pressentiments ne me trompaient pas. Jamais je ne reverrai mon enfant. Jamais je ne reverrai Julien.

Elle essaya de se lever, de s'habiller, mais quand elle fut debout, elle se rejeta sur son lit tout habillée. Elle ne pleurait pas, non. Du reste, elle avait trop pleuré tous ces temps-ci. Elle ne pouvait plus. Mais une horrible épouvante glaçait son sang, étreignait son cœur Julien était mort ! Antoine avait tenu sa promesse ! Il n'avait pas reculé devant le crime ? Et elle, devant cet homme capable d'un pareil forfait, qu'allait-elle devenir ?

Cette pensée passa rapide comme l'éclair, au milieu de sa désolation, mais elle ne s'y arrêta point. Son cœur s'élançait vers le petit être à qui elle venait de donner le jour et qu'on lui avait arraché brutalement. A Julien, même, elle ne songeait pas autant. Elle était mère ! Julien, avait succombé peut-être, du moins il s'était défendu. Mais le petit ! Son âme se fondait dans un attendrissement immense et se révoltait, tout à la fois, contre Antoine, en un accès de rage. Et les mains fourrageaient ses longs cheveux en désordre.

—Mon fils ! mon fils ! mon Julien !

Cette fois, le père et l'enfant venaient de se mêler dans une commune pensée, dans un même regret. Elle ouvrit la porte de la chambre, se trouva dans le couloir sombre au bout duquel était l'escalier. Elle n'avait pas besoin de lumière pour découvrir la chambre d'Antoine. Elle s'y dirigea. Elle frappa. On ne répondit rien. Cependant Antoine était là. Et il ne dormait pas, car un peu de lumière passait sous la porte. Elle frappa plus fort et comme elle n'obtenait aucune réponse, elle ouvrit quand même.

Antoine, debout au milieu de la chambre, les mains derrière le dos, sombre, sinistre, le regard obstinément fixé sur le tapis. Antoine n'entendit sa sœur que lorsqu'elle fut auprès de lui. Elle était si blanche, si tragique, en sa redoutable douleur, ses yeux, démesurément agrandis, avaient de telles lueurs que, malgré le cynisme de l'homme, il lui passa un frisson dans les épaules. Elle s'avança lentement jusqu'à lui et d'une voix sourde :

—Rends-moi mon enfant ! Rends-moi mon enfant !

Et telle était la puissance du caractère sacré de cette jeune femme, telle était la menace de ces seules paroles ; telle était surtout l'horreur peinte dans ses yeux, qu'il courba la tête, un instant, dominé, éperdu. Elle répétait, le frôlant, le visage très près du visage d'Antoine :

—Mon enfant ! Qu'as-tu fait de mon enfant ?

Et il reculait devant cette mère, il reculait devant cette pauvre femme qui toute sa vie, avait été sa victime, qu'il avait domptée, qui jamais n'avait eu d'autre volonté que la sienne. Il reculait, il avait peur. Et de la même voix sourde, rauque, étrange, elle répétait :

—Je veux que tu me rendes mon enfant !

Il répondit, à la fin, essayant de surmonter son malaise :

—Ton enfant ? Sais-je ce qu'il est devenu !

—Tu le sais !

—Étais-je chargé de le surveiller ?

—Tu l'as tué, misérable !

Il haussa les épaules et tout à coup, délibérément :

—J'étais parti avec d'assez vilaines intentions à son égard, je l'avoue. En chemin, j'ai réfléchi que j'avais tort. Et je suis revenu.

—Dis-tu la vérité ?

—Oui.

—Je ne te crois pas.

—Tant pis et à ton aise.

—Tu n'as pas tué Julien ?

—Je ne l'ai pas tué.

—Tu le jures ?

—Je le jure.

—Sur quoi ? Sur le nom que tu portes ?

—Sur notre nom, je jure que je n'ai pas tué Julien Rémondet.

—Et mon fils ! mon fils !

—Non plus.

—Tu le jures également ?

—Oui, je le jure.

—Et tu ne sais pas qu'est devenu mon enfant, ce qu'est devenu Julien ? Tu le jures aussi ?

Il hésita. Mais qu'était-ce qu'un mensonge pour ce misérable ?

—Je l'ignore, dit-il en détournant les yeux.

Mais ce regard incertain, elle l'avait remarqué. L'hésitation, elle l'avait surprise. Elle lui saisit le bras :

—Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ! Où est mon fils ? Dis-le moi. Où est Julien ? Je te dis que tu mens.

Il voulut la repousser, mais elle se cramponnait à lui.

—Ah ! n'espère pas te débarrasser de moi. Mon fils ! mon fils !

Alors il eut un geste d'impatience brutale. Et comme il l'avait fait à l'infirmes, quelques heures auparavant, lorsqu'elle était venue l'interroger, il dit tout :

—Je n'ai tué ni l'un ni l'autre. J'ai retrouvé ton mari dans la forêt, je l'ai provoqué, nous allons nous battre quand tout à coup il est tombé. Il était mort. Sa blessure était rouverte.

—Tu l'as tué, misérable, c'est toi qui l'as tué.

—Eh ! je te dis la vérité, ne me crois pas si cela te fait plaisir. Du reste, on retrouvera son cadavre, on l'examinera et tu sauras alors à quoi t'en tenir.

—Et mon enfant ? où était-il ? qu'en as-tu fait ?

Cette fois il n'osa pas dire qu'il l'avait abandonné.

—Ton enfant, dit-il, jouant la surprise. Je ne l'ai pas vu. Rémondet ne l'avait pas avec lui.

Elle s'approcha de lui plus près encore ; elle plongeait son regard exaspéré dans les yeux de l'infâme, essayant de lire jusqu'aux plus secrètes pensées de cette âme criminelle.

—Ah ! si cela pouvait être vrai ! murmura-t-elle. Si Julien avant de rencontrer mon frère, avait eu le temps de sauver notre enfant...

Mais l'âme d'Antoine ne laissait rien voir.

—Que croire, mon Dieu ?

Elle se prenait à espérer. Antoine pouvait se venger d'un homme, mais sa vengeance ne s'était-elle pas arrêtée au moment de s'adresser à un enfant ? S'attaquer à ce petit être faible, qui ne comprenait rien, qui ne voyait même pas encore, c'était une cruauté innombrable comme on en trouve d'exemple que chez certains peuples barbares, sa criant aux rites d'une religion qui demande des sacrifices sauvages. Mais pour tous et partout, l'enfant est sacré. N'est-il pas la vie ? L'avenir ?

Elle remonta, harassée, dans sa chambre. Elle y trouva l'infirmes qui, remise, l'attendait. Marguerite se jeta dans les bras de la vieille demoiselle.

—Julien est mort et mon enfant est perdu.

—Je le savais, dit-elle seulement.

Et leurs larmes se confondirent. Elles sanglotèrent toutes les deux et l'on eût dit qu'il n'y avait qu'un seul et même sanglot. Ce fut ainsi que se passa cette douloureuse nuit. Le lendemain fut plus triste encore. On eût dit que le jour, en naissant, apportait avec sa lueur blafarde la réalité de ce qui pouvait être pris pour un odieux rêve.

A suivre